

## À-propos

### Théologie et psychanalyse, que dit l'une au *sujet* de l'autre ?

Guy-Robert Saint-Arnaud

Volume 10, Number 2, Fall 2002

Théologie et psychanalyse. Que dit l'une au *sujet* de l'autre ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008881ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008881ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de théologie de l'Université de Montréal

ISSN

1188-7109 (print)

1492-1413 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Arnaud, G.-R. (2002). À-propos : théologie et psychanalyse, que dit l'une au *sujet* de l'autre ? *Théologiques*, 10(2), 13–23. <https://doi.org/10.7202/008881ar>

Article abstract

Taking into consideration the advent of neurotheology and the preponderance of hermeneutics, l'*À-propos* gives a state of the question concerning the quest for pure objectivity and understanding that polarize the space of theological research. This conjuncture, also present in contemporary reflection, evokes similarities with the emergence of Freud's discovery of the unconscious in a scientific context.

## À-propos

### Théologie et psychanalyse, que dit l'une au *sujet* de l'autre ?

Guy-Robert SAINT-ARNAUD  
Faculté de théologie  
Université de Montréal

En théologie, des chercheurs réfléchissent à la situation actuelle de la théologie et à leur praxis. Des psychanalystes le font aussi. Les trois publications suivantes fournissent un matériel pouvant alimenter un questionnement en théologie et en psychanalyse.

La première remonte à juin 2001. À l'occasion d'un dossier sur les trois révolutions du cerveau, un article intitulé « Et Dieu dans tout ça ? Le cerveau de la foi » est paru dans la revue *Sciences & Avenir*<sup>1</sup>. La teneur n'a pas le ton de la rumeur puisqu'il s'agit de la naissance d'une nouvelle discipline, la neurothéologie : « [...], depuis quelques années, un nombre toujours plus important de scientifiques américains adhèrent à une toute nouvelle "discipline" qu'ils ont même baptisée "neurothéologie" : l'étude des mécanismes cérébraux des phénomènes de croyance religieuse<sup>2</sup>. »

Les recherches d'Andrew Newberg et du psychiatre Eugen d'Aquili, de l'Université de Pennsylvanie, utilisent les techniques modernes de l'imagerie médicale pour sonder les recoins du cerveau de moines chrétiens et bouddhistes en transe mystique ou en extase. Si une forte diminution de l'activité dans une des parties supérieures du lobe pariétal se situe dans l'hémisphère gauche, le corps perd « toute frontière avec l'environnement », il n'éprouve « plus de différence ressentie entre le soi et le

---

1. P. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça ? Le cerveau de la foi », *Sciences & Avenir*, 652 (juin 2001) p. 72.

2. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça ? », p. 72.

non-soi<sup>3</sup> ». Si la forte diminution touche l'hémisphère droit, c'est plutôt « la sensation de l'espace infini<sup>4</sup> ».

Encouragés par ces résultats, d'autres chercheurs ont tenté de déterminer « ce qui distinguait réellement le cerveau d'un individu "religieux" de celui d'un athée ». En 1997, les neuropsychiatres Jeffrey Saver et John Rabin arrivent à la conclusion qu'il n'existe aucune structure propre au discours religieux dans l'hémisphère gauche, ni à sa teneur prosodique ou émotionnelle dans l'hémisphère droit, ni aux discussions scolastiques et talmudiques dans le lobe frontal: « Le substrat neural de la prépondérance d'une pensée ou d'un affect religieux est donc l'ensemble du cerveau<sup>5</sup>. » Épileptie, schizophrénie et NDE (*Near Death Experience*, expérience de mort imminente) offrent aussi un riche matériel d'investigation.

Pour sa part, l'auteur de l'article de *Sciences & Avenir* conclut: « Et dieu dans tout ça? On serait tenté d'écrire qu'il n'y est pas pour rien. Qu'il n'est qu'une façon de "rationaliser" l'ineffable. » En rappelant « que le lobe temporal gauche et les régions adjacentes sont impliqués dans la parole et qu'il est pour ainsi dire impossible de penser sans mots<sup>6</sup> », il termine en affirmant que les véritables causes de la croyance sont davantage culturelles que simplement naturelles.

La deuxième publication qui a attiré notre attention est datée du 20 mai 2003 et s'intitule « Dieu dans le scanner ». Le journal *iForum*<sup>7</sup> de l'Université de Montréal annonce un projet de recherche à la pointe de la technologie auprès d'une quinzaine de Carmélites du Canada. Le chercheur « tentera d'observer le cerveau en pleine contemplation à l'aide de trois techniques d'imagerie médicale: l'imagerie par résonance magnétique, la tomographie par émission de positrons (une technologie capable de mesurer le débit sanguin et les processus biochimiques et physiopathologiques des cellules) et l'électroencéphalogramme ». De l'intérêt des sciences neurologiques pour les expériences religieuses est née

---

3. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça? », p. 72-73.

4. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça? », p. 73.

5. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça? », p. 73.

6. JEAN-BAPTISTE, « Dieu dans tout ça? », p. 73.

7. Voir D. NANCY, « Dieu dans le scanner », dans *iForum*, Université de Montréal, édition du 20 mai 2003. <<http://www.iforum.umontreal.ca/Forum/ArchivesForum/2002-2003/0305.../article2403.ht>> Site consulté le 16 mars 2004.

« la neurothéologie, “un domaine de recherche au carrefour de la psychologie, de la religion et de la neurologie” ». Attendus pour 2005, les résultats de cette recherche laissent présager la découverte d’un nouveau pouvoir. En effet, le chercheur Mario Beauregard précise :

Une fois que nous aurons découvert les diverses corrélations neurobiologiques de l’union mystique et, par conséquent, de la transformation spirituelle, on peut imaginer que, dans un avenir proche, nous aurons assez de connaissances pour *pouvoir* favoriser la transformation spirituelle des individus, en combinant la métacognition et la stimulation interne et externe du cerveau<sup>8</sup>. (Nous soulignons)

La troisième publication date du 1<sup>er</sup> décembre 2003. Le journal *Forum*<sup>9</sup> de l’Université de Montréal publie un autre épisode d’une « critique plutôt assassine à l’endroit de la psychanalyse<sup>10</sup> ». Intitulé « L’imposture freudienne », le propos entend dénoncer « la tyrannie de la psychanalyse » : « Si la *cause freudienne* avait des allures doctrinales au début du vingtième siècle, on peut le déplorer, mais on peut le comprendre. Que de nos jours la psychanalyse s’apparente toujours à un mouvement sectaire intégriste, cela relève davantage du scandale épistémologique<sup>11</sup>. » Énumérant les acteurs d’un tel scandale épistémologique, le texte met au premier plan Jacques Lacan « dont la méthode au langage ésotérique tient plus du jeu langagier que de l’observation<sup>12</sup> », suivi de Jung qui « semble avoir commis les mêmes écarts antiscientifiques que Freud, en plus d’avoir flirté avec l’ésotérisme », et finalement Bettelheim qui « rejoint les rangs des manipulateurs [...]»<sup>13</sup>.

À la suite de ces citations, on pourrait être tenté de tirer des conclusions rapides et de juger de la valeur de l’une ou de l’autre des recherches ou de ces critiques. Cela n’est pas notre propos. Notre objectif est de fournir un espace de recherche où la place du sujet en théologie et en psychanalyse puisse trouver sa pertinence. Pour ce faire, nous ne soutenons pas des jugements à l’emporte-pièce ni une analyse des contenus qui

---

8. NANCY, « Dieu dans le scanner ».

9. D. BARIL, « L’imposture freudienne. Deux professeurs dénoncent la tyrannie de la psychanalyse », dans *Forum*, Université de Montréal, (1<sup>er</sup> décembre 2003) p. 9.

10. BARIL, « L’imposture freudienne », p. 9.

11. BARIL, « L’imposture freudienne », p. 9.

12. BARIL, « L’imposture freudienne », p. 9.

13. BARIL, « L’imposture freudienne », p. 9.

donnent matière à controverse. Essayons plutôt de lire de quelle façon se mettent en place les antagonismes en cause, et de suivre les déplacements qu'ils provoquent pour nos pratiques respectives, tant au niveau conceptuel qu'au niveau de la praxis.

Un des protagonistes de la troisième publication citée, Serge Larivée, a écrit en 1999 un éditorial sur l'affaire Sokal<sup>14</sup>. Sokal a utilisé un subterfuge et publié un volume avec Bricmont pour dénoncer dans les écrits de certains auteurs, comme Lacan, ce qui serait une utilisation non rigoureuse de concepts empruntés, sans la moindre justification empirique, à d'autres disciplines. Il s'agirait, au regard de Sokal et Bricmont, puis de Larivée, ni plus ni moins que d'une imposture intellectuelle.

Notre attention ne porte pas sur les textes de Sokal et Bricmont en tant que tels mais plutôt sur la façon dont se construit une interprétation chez Larivée qui se porte à la défense des deux précédents auteurs pour renchérir à son tour sur la critique de la psychanalyse lacanienne.

Larivée publie son éditorial de trente-huit pages dans une revue dite scientifique dans laquelle il fait état des réactions qui furent adressées à Sokal et Bricmont à la sortie de leur livre. Un certain nombre<sup>15</sup> de ces réactions dénonce le caractère marginal des citations qu'ils ont utilisées. Remarquez la façon dont Larivée entend réfuter les critiques concernant un usage tronqué des citations faites par Sokal et Bricmont :

- 
14. S. LARIVÉE, « "L'affaire Sokal" : les retombées d'un canular », *Revue Canadienne de Psycho-Éducation*, 28/1 (1999) p. 1-39. Voici un résumé de cette affaire telle que Larivée la présente dans cet article. Sokal est « exaspéré par les assauts croissants de certains intellectuels de gauche » qui considéreraient « que la science n'est rien d'autre qu'une narration, une convention sociale ou un mythe parmi d'autres ». La stratégie de Sokal consiste à réagir de manière satirique en testant le sérieux du courant postmoderne. Comme la culture de ce courant s'autoreproduit tout en ignorant la critique externe, il soumet à l'une des plus réputées revues d'études culturelles un texte délibérément truffé d'absurdités, mais habilement écrit et orienté dans le sens des postulats idéologiques des éditeurs. Considérant le comité de rédaction de la revue, Larivée estime que « si les défenseurs du discours post-moderne découvrent l'astuce ("ce type se fout de notre gueule"), ils manifestent la pertinence de leurs critères, s'ils tombent dans le piège (il est des nôtres), ils montrent l'inverse » (p. 2). Or, les éditeurs de la revue ont publié le texte. Ensuite, Sokal en collaboration avec Bricmont dévoile le pot aux roses par la sortie d'un livre commentant les absurdités élaborées à partir de citations de Lacan, Kristeva, Irigaray...
15. Larivée en dresse une recension dans son éditorial. Voir LARIVÉE, « "L'affaire Sokal" », p. 9s.

L'objection relative au caractère marginal des citations ne tient pas. D'une part, elle pourrait signifier qu'il s'agit de citations hors contexte, donc de citations tronquées. J'ai mesuré en centimètres le texte des sept chapitres consacrés à chacun des auteurs critiqués par Sokal et Bricmont. Le tableau 1 présente la longueur des commentaires de Sokal et Bricmont ainsi que la mesure et le pourcentage des citations en plus petits caractères de surcroît. Le pourcentage de citations varie entre 25,8% et 67,6% selon les chapitres et représente 50% du texte.

*Tableau 1*  
*Pourcentage des citations en fonction de l'ensemble du texte*

<i>Auteur</i>	<i>Nombre de pages consacrées aux auteurs</i>	<i>Longueur des commentaires de Sokal et Bricmont en cm</i>	<i>Longueur des citations en cm</i>	<i>% des citations en fonction de l'ensemble du texte</i>
Lacan	14	84,9	110,8	56,6%
Latour	6	72,0	25,1	25,8%
Deleuze & Guattari	11	49,0	102,0	67,5%
...	...	...	...	...

Évidemment, une telle procédure n'élimine pas à 100% la possibilité de citations hors contexte, mais elle en diminue sensiblement la probabilité<sup>16</sup>.

Fin de la citation<sup>17</sup>.

À cette lecture on pourrait se demander si l'auteur se veut ironique ou, dans le cas contraire, de quel sérieux veut-il faire preuve? Lectrices et lecteurs en prendront la juste mesure. On ne peut que souligner avec éloge la rigueur de l'entreprise qui est en effet à la mesure de son ampleur et de sa précision. Hélas, il ne nous a pas été possible de reproduire *in extenso* le tableau récapitulatif des mesures de la longueur des commentaires et des citations ayant servi à établir les pourcentages attestant que

16. LARIVÉE, « "L'affaire Sokal" », p. 14-15.

17. Le critère ayant servi à la délimitation de l'extrait précédent est aussi celui que Larivée préconise: « Et si, après analyse, on constate que les parties du discours prêtant à la vérification n'ont pas de sens, on est en droit de se poser des questions sur les autres parties. » Voir LARIVÉE, « "L'affaire Sokal" », p. 15.

la pensée transcrite d'un auteur ne peut avoir été statistiquement tronquée. À quelques centimètres près, nous contrevenons effectivement *au principe herméneutique basé sur la mesure de la longueur*, dont use Larivée, *pour juger de la cohérence du sens d'une citation*. Nous nous excusons par avance au cas où la pensée de M. Larivée s'en trouverait trahie ou lésée, à moins que tout écart du pourcentage de citation soit devenu le critère d'un crime de lèse-majesté<sup>18</sup>.

Si Larivée se plaît à dénoncer l'imposture freudienne et le scandale épistémologique lacanien, les traces du principe herméneutique voulant fonder le droit sens sur une mesure quantitative remontent peut-être très loin dans l'humanité mais certainement pas à ses plus belles mises en œuvre dans des épisodes historiques où la pureté d'une race se mesurait à la longueur du nez.

Face à une telle réduction de la question du sens, le travail critique de Gadamer sur la prétention des sciences de la nature à servir de modèle aux autres disciplines ne manque pas de pertinence et inspire le respect. Aussi bien le texte de Resweber dans le présent numéro constitue-t-il une contribution importante. Il présente des carrefours où psychanalystes, théologiens, et philosophes peuvent partager *la dimension du comprendre* comme structure fondamentale de l'existence humaine à travers des rapports au sens qui s'établissent différemment pour chacun.

Le dialogue n'est pas facile. La férocité — puisqu'il s'agit d'un désir de mort de la psychanalyse lacanienne et freudienne — qui anime les controverses américaines sur la psychanalyse a tendance à montrer que *n'en rien vouloir savoir*<sup>19</sup> est peut-être tout autant constitutif de la bêtise humaine que le *comprendre*. À l'occasion d'une entrevue à la radio, Hubert Reeves disait que certaines personnes ne seront jamais éveillées à

---

18. Cette dernière éventualité pourrait réduire nos excuses à un statut de convenance puisqu'une différence de 0,1 % est introduite entre le chiffre du pourcentage le plus élevé — 67,6 % — présenté dans le texte de M. Larivée et la donnée précise du tableau, soit 67,5 % pour Deleuze & Guattari. Il est inconvenant d'en déduire qu'il s'agit d'un lapsus calami ou encore que les chiffres ont été gonflés au bénéfice de la thèse de l'auteur. Cela dit, on peut s'interroger sur le fait que la marge d'erreur n'a été indiquée à aucun endroit.

19. La personnification d'une telle position s'avère bien réductrice car ce *n'en rien vouloir savoir* habite tout autant le dialogue psychique propre à chaque individu. Voir la suite dans *L'Après-coup*.

la découverte freudienne (citation libre). Convient-il de rappeler que Lacan situe sa lecture des sciences modernes en s'appuyant non pas uniquement sur la question de la vérité mais aussi sur celle du désir — et du sujet<sup>20</sup> qui s'y trouve intrinsèquement lié ?

Que doit-il en être du désir de l'analyste pour qu'il opère d'une façon correcte ? Cette question peut-elle être laissée hors des limites de notre champ, comme elle l'est en effet dans les sciences — les sciences modernes

- 
20. Le trajet de cet *À-propos* et de l'*Après-coup* constitue volontairement un passage du terme *sujet* au sens général (ce dont traite une discussion, un écrit, une réflexion, une rumeur, etc.) à un sens qui a trait au plus particulier, à un singulier que la psychanalyse lacanienne articule à partir du concept de signifiant. Le sujet consiste davantage en une insistance qu'en une substance : qu'est-ce qui surgit de façon inattendue (versant de la métaphore) ou à l'inverse se répète dans l'entre-deux de l'enchaînement des signifiants (versant de la métonymie — désir). Le sujet est à distinguer du moi. Ce dernier se constitue de la conscience comme principale qualité, bien qu'une partie du moi soit aussi inconsciente. Quant au sujet, c'est plutôt l'inconscient qui le détermine. Le sujet advient comme un effet de l'énonciation qui garde sa distance par rapport à la cohérence et la continuité au niveau du sens.

Par exemple, il s'avère tout à fait convenable de s'entendre dire par quelqu'un : « Je ne dirais pas que ta chemise n'est pas assortie à ton veston mais celle-ci conviendrait mieux. »

Au premier abord, aucune difficulté ne surgit quant à la lecture au niveau de la cohérence et de la continuité du sens. Puis le fait de réentendre la même phrase ouvre soudain la possibilité d'une autre lecture à partir des mêmes signifiants : « Je ne dirais pas... » et pourtant la personne me l'a bien dit ! Quand même, ça convenait. Est-ce parce que c'est elle qui veut décider de ma tenue, ou me dire que c'est elle qui a du goût, et pas moi ? Et pourquoi pas une demande pour que je lui dise que c'est elle qui est belle ?

La matérialité des signifiants, la Lettre, insiste malgré ou en deçà de l'étape du passage au sens. La Lettre fait retour jusqu'au lieu le plus intime où les contraires (*ne dirais pas* et pourtant dire) se côtoient à la limite de tomber dans l'insoutenable et l'inconsistance. On sent bien le malaise surgissant à partir du moment où on commence à lire ce littéral, lequel n'est pas de l'ordre d'un sens premier ou originel.

L'usage peut être une façon de mettre en scène mais aussi de colmater le littéral. Lorsqu'on demande à quelqu'un pourquoi il a utilisé cette tournure de phrase en particulier et qu'il répond : « C'est simplement une façon de dire. » Si la suffisance de cette réponse peut satisfaire certains, un esprit freudien n'y entend certes par l'effet du hasard, de l'habitude ou de l'usage. L'usage n'est pas que banalité, il porte aussi une valeur, voire un usage de la valeur (quel dispositif ou quelle stratégie souvent inconsciente utilise-t-on pour signifier ou donner de la valeur à quelqu'un, à des relations, à des objets, etc.). Cette articulation de l'usage, de la valeur d'usage et de l'usage de la valeur a structuré le texte d'*À-propos*.

du type le plus assuré — où personne ne s'interroge sur ce qu'il en est par exemple du désir du physicien<sup>21</sup> ?

Aussi, considère-t-il la psychanalyse comme *science conjecturale du sujet*<sup>22</sup>. Mais la psychanalyse n'a-t-elle pas émergé au cœur du scientisme ? On peut penser que le scientisme, prenant pour idéal les sciences de la nature (conduire la physiologie à la thermodynamique<sup>23</sup>, neurologie, biologie pour la psychanalyse ; à la neurothéologie pour la théologie),

---

21. J. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le séminaire, livre XI* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 14.

22. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux*, p. 44.

23. Dans l'introduction à « De l'esquisse d'une psychologie scientifique » (essai de 1895 auquel Freud n'avait donné aucun titre), Freud mentionne sa visée et la place qu'il entend accorder à l'ordre quantitatif :

Dans cet Esquisse, nous avons cherché à *faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles*, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états *quantitativement* déterminés de particules matérielles distinguables, ceci afin de les rendre évidents et incontestables. (Nous soulignons, voir S. FREUD, « De l'esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), dans *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 315.)

Lacan suit pour ainsi dire à la trace la position de Freud à propos du scientisme. Il mentionne le rapprochement de Freud avec les idées de son maître Brücke et du pacte d'Helmholtz et Du Bois-Reymond ramenant la physiologie et les fonctions de la pensée à la thermodynamique :

Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Du Bois-Reymond s'étaient voués de *faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses, dans les termes mathématiques déterminés de la thermodynamique* parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom. (Nous soulignons, voir J. LACAN, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 857.)

Lacan se fait même insistant sur ce lien entre la psychanalyse et le scientisme :

Nous disons que cette voie [la psychanalyse] ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle en porte, n'est pas contingente mais lui reste essentielle. (Voir LACAN, « La science et la vérité », p. 857.)

En dépit des 78 ouvrages recensés (voir BARIL, « L'imposture freudienne », p. 9) par Larivée qui contestent le caractère scientifique de la psychanalyse, la longueur de la

s'avère un obstacle pour un champ comme celui de la psychanalyse, ou celui de la théologie. Pour ce qui a trait à la psychanalyse, Freud constitue un contre-exemple puisque c'est, d'une certaine façon, au nom de ce même scientisme qu'il ne peut se résoudre à accepter le discours du corps médical sur l'hystérie. Le scientisme ne se réduit pas nécessairement à des ornières, il peut aussi pousser à l'ouverture<sup>24</sup>.

Le parcours accompli par Freud de la naissance de la psychanalyse au tournant du siècle dernier à l'élaboration de l'appareil psychique selon deux topiques<sup>25</sup>, reconfigurées au fur et à mesure que des nouveaux

---

liste ne nous avance en rien sur la méprise quant à l'objet lui-même, c'est-à-dire ce qu'il en est du *sens de la mesure* puisqu'on est en droit de se questionner sur ce qu'il en reste de l'inconscient freudien dans le contexte américain de la psychanalyse. Une position scientiste consistante conduirait peut-être à des recherches sur la matérialité même de l'inconscient freudien avant de juger d'une quelconque efficacité en rapport avec la psychanalyse freudienne.

Le constat actuel est celui d'un retour à la case de départ, c'est-à-dire un « retour à Freud » — celui d'avant la psychanalyse. Voir le texte *Après-coup*.

24. À la suite de Lacan, soutenir une position scientiste freudienne ne consiste pas à mesurer la distance par rapport à l'idéal de Helmholtz, ou à une quelconque théorie de la thermodynamique ou de la biologie. Un des enjeux a trait au désir du chercheur par rapport à la prise en considération ou non d'un problème dont la récurrence pose elle-même question et cause problème. À cet égard, Lacan insiste sur le lien entre l'opposition des deux systèmes neuroniques  $\phi$  et  $\psi$  de l'*Esquisse* de Freud et un problème réel rencontré par ce dernier concernant les symptômes dans la névrose :

Cette opposition du système  $\phi$  avec le système  $\psi$ , articulée tout au long, semble presque une gageure. Car qu'est-ce qui la justifie ? — si ce n'est l'expérience des quantités immaîtrisables auxquelles Freud a affaire dans son expérience de la névrose. Voilà ce qui fait l'exigence de tout ce système.

Ce qui donne sa justification à la mise au premier plan de la quantité comme telle est bien autre chose — nous le sentons de la façon la plus directe — que le désir de Freud d'être conforme aux idéaux mécanistes de Helmholtz et de Brücke. Cela correspond pour lui à l'expérience vécue la plus immédiate, celle de l'inertie qu'au niveau des symptômes lui opposent des choses dont il sent le caractère irréversible. (Voir J. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse. Le séminaire, livre VII (1959-60)*, Paris, Seuil, 1986, p. 38.)

25. *Topique*: théorie ou point de vue qui suppose une différenciation de l'appareil psychique en un certain nombre de systèmes doués de caractères ou de fonctions différentes et disposés dans un certain ordre les uns par rapport aux autres, ce qui permet de les considérer métaphoriquement comme des lieux psychiques dont on peut donner une représentation figurée spatialement. Voir J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1981 (1967), p. 484-489.

éléments ou difficultés surgissaient de ses collaborations et de sa propre praxis, manifeste que le statut de sa découverte ne s'impose ni à coup de mesures quantitatives ni par la force de la conviction. À cet égard, Freud conçoit la première topique de l'appareil psychique avec l'inconscient, le préconscient et le conscient. Or la lettre 52 à Fliess datée de 1896 montre que la recherche poursuivie par Freud situe l'inconscient dans un entre-deux, soit entre perception (*Wahrnehmung*) et conscience (*Bewusstsein*).

Ne considérer que la perception conduit à un pôle positiviste qui ne se revendique que d'une pure objectivité dont l'expérimentateur n'aurait qu'à enregistrer les perceptions. Il s'avère pertinent de noter chez Freud que la perception brute du monde extérieur ne se fait pas seulement comme une impression, *Prägung* — la frappe d'une monnaie. Il s'agit aussi de quelque chose qui fait signe, d'une rédaction, d'une écriture (*Niederschrift*)<sup>26</sup>. À l'autre pôle, le fait de ne se centrer que sur la conscience mène à une détermination ne relevant que de l'intentionnalité donnée qui organiserait entièrement notre monde, donc à une affaire de sens.

La position freudienne ne se soutient ni d'un rejet de la perception ni d'une exclusion de la conscience. Elle prend assise de la non-suffisance à la fois de l'une et de l'autre, de leur écart et de leur irréductibilité. D'une certaine façon, la conscience n'a pas plus la maîtrise sur le sens (laissant place à un scientisme où tout ce qui constitue le psychisme n'est pas que conscience) que la réalité ne peut l'avoir sur la perception (laissant place au langage qui en forme l'articulation et au travail de l'interprétation). Lacan exprime cette tension en disant que l'inconscient a un statut éthique<sup>27</sup>.

Et la théologie dans tout ça ? Et son rapport avec la psychanalyse ?

Les deux premières publications auxquelles nous avons fait référence au début de ce texte mentionnent la naissance d'une discipline, la neurothéologie. Des théologiennes et théologiens diront peut-être que cette discipline a peu de lien de parenté avec la théologie, voire n'a rien à voir. L'enjeu ne sera-t-il qu'un enjeu herméneutique, supportant la question du sens, du vouloir-dire ou du comprendre que tentent d'exprimer de telles recherches ?

---

26. LACAN, *L'éthique de la psychanalyse*, p. 63.

27. LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux*, p. 34-35.

Il y a pourtant une chose que le langage laisse à entendre, c'est celle du signifiant même de théologie qui se trouve dans le mot « neurothéologie ». Serait-on en train d'assister à une polarisation similaire à celle qu'a connue la psychanalyse freudienne aux États-Unis : entre le scientisme et l'herméneutique ? Pour la théologie, la réponse sera-t-elle freudienne : accepter l'un et l'autre, sans pour autant se suffire de l'un ou de l'autre ?

### RÉSUMÉ

Considérant la naissance de la neurothéologie et la prépondérance de l'herméneutique, l'À-propos fait état de recherches où la visée d'une pure objectivité et le comprendre sont en train de polariser l'espace du champ théologique. Cette conjoncture qui prévaut aussi dans la réflexion contemporaine évoque des ressemblances avec l'émergence de la découverte freudienne de l'inconscient située dans un contexte scientiste.

### ABSTRACT

*Taking into consideration the advent of neurotheology and the preponderance of hermeneutics, the À-propos gives a state of the question concerning the quest for pure objectivity and understanding that polarize the space of theological research. This conjuncture, also present in contemporary reflection, evokes similarities with the emergence of Freud's discovery of the unconscious in a scientific context.*